

.....

SOLDATS DE LA CÔTE

par François DORNIER et Marie-Claude JOUBERT

(Extrait du livre *Les soldats de la Côte*, publié par la Régie
- Les Fusiliers du Saint-Laurent, 1992)

Depuis 1869, le 89^e Bataillon Témiscouata-Rimouski offre aux jeunes hommes du Bas-Saint-Laurent une formation militaire. Lors de la Première Guerre mondiale, ils sont plusieurs centaines à se battre sur les champs de bataille de France. Plusieurs seront décorés, beaucoup ne reviendront pas...

Le premier conflit mondial

Au début du 20^e siècle, l'Europe est politiquement instable. La course aux colonies, l'impérialisme de plusieurs pays de même que la complexité de certaines alliances conduiront l'Allemagne ainsi que l'Autriche-Hongrie à affronter la France, la Russie et, bien sûr, la Grande-Bretagne.

Le 28 juin 1914, l'assassinat par un révolutionnaire serbe de l'héritier du trône austro-hongrois, l'Archiduc François-Ferdinand, provoque la réaction en chaîne qui aboutira au déclenchement de la Première Guerre mondiale. Pendant tout l'été, les protagonistes vont de déclaration en déclaration, de mobilisation partielle en mobilisation générale de leurs troupes. La Grande-Bretagne, qui se tient volontairement à l'écart de cette agitation, et ce, malgré les interventions pressantes de la France, est forcée de réagir lorsque, le 3 août, les troupes allemandes violent le territoire de la Belgique, qu'elle s'est engagée à défendre lors de la signature d'un traité, en 1832.

Le 23 août, une autre nation se joint aux belligérants. Le Japon, allié de la Grande-Bretagne, déclare la guerre à l'Allemagne. On trouve donc d'un côté : la Russie, la France, la Belgique (par nécessité), la Grande-Bretagne, le Japon. L'Italie se joindra à eux en 1915. De l'autre côté : l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et, à partir d'octobre 1914, La Turquie. Il aura suffi de quelques semaines pour que plusieurs an-

nées de rivalité aboutissent finalement au déclenchement d'une guerre mondiale. Une guerre que l'on dit fraîche et joyeuse, et dont on dit surtout qu'elle ne durera que quelques semaines...

C'est un peu sans avoir eu le temps de réaliser ce qui leur arrive que les Canadiens entrent en guerre à l'été 1914. En tant que dominion, le Canada jouit bien sûr d'une certaine autonomie sur le plan des relations extérieures, mais il demeure que son entrée en guerre est étroitement liée à celle de la Grande-Bretagne et de l'Empire britannique. Le gouvernement canadien se réserve néanmoins le droit de décider de la forme et de l'importance de sa contribution à l'effort de guerre impérial.

La réaction de la population à cet état de guerre est assez positive. Le rôle de défenseur de la Belgique, petit pays neutre aux prises avec l'invasisseur allemand, semble plaire à la majorité des Canadiens. Les jeunes hommes se pressent de s'engager et, comme les volontaires de beaucoup d'autres pays, espèrent arriver au front avant que cette guerre ne soit terminée.

Cependant, malgré l'enthousiasme certain des volontaires, il est évident pour les autorités militaires, impériales comme canadiennes, que la milice, qui constitue le gros des forces armées au pays, n'est pas suffisamment préparée à combattre. Déjà, en 1910, l'inspecteur général des forces impériales, sir John French, présentait un rapport peu encourageant sur l'état de la milice canadienne. Il notait entre autres le maintien, pour des raisons politiques, de certaines unités absolument inutiles, ainsi que la piètre formation des cadres. Le conseil de la milice, conscient de cette situation, avait entrepris de la rectifier. Malheureusement, la réorganisation, très lente, n'est pas complétée lorsqu'éclate le conflit, en 1914.

En plus d'avoir à réorganiser la milice, les autorités militaires canadiennes avaient à préparer un plan de mobilisation. Même lorsqu'exclusivement composée de volontaires, comme c'est le cas en 1914, une force expéditionnaire se doit d'être suffisamment préparée. Il fallait donc mettre sur pied une solide organisation, capable de soutenir des milliers d'hommes. D'abord, on devait pouvoir disposer en quelques jours de stocks importants d'uniformes, d'armes, de munitions, etc. Il fallait être en mesure également de nourrir tous ces miliciens, de les loger, de les soigner et de les transporter, au pays comme outre-mer. Enfin, on devait être capable de mettre rapidement en place une structure assurant leur entraînement. Un plan minutieux avait donc été mis au point en 1912.

Le ministre de la milice dans le cabinet conservateur de sir Robert Borden est lui-même milicien. L'honorable Sam Hugues a en effet été enrôlé à l'âge de seize ans dans le 45^e Régiment, puis commissionné en 1873. C'est en 1911 que le Premier Ministre lui confie le portefeuille du ministre de la milice. Son bras droit, sous-ministre de la milice et de la défense ainsi que vice-président du conseil de la milice, n'est nul autre que le colonel Eugène Fiset, DSO (Distinguished Service Order), ancien officier du 89^e! Il s'agit bel et bien de celui qui participa à la guerre d'Afrique du Sud, à titre de chirurgien.

Au début du conflit, Sam Hugues promet de lever un premier contingent de 25 000 volontaires. Contre toute logique, il met de côté le plan de mobilisation préparé en 1912 et exécute son propre plan. Il décide de concentrer le premier contingent de volontaires en un seul endroit, à quelques dizaines de kilomètres de Québec. Là où quelques semaines auparavant il n'y avait rien, il fait construire des rues, des baraques, un système d'aqueducs et d'égouts,

.....

ériger des milliers de tentes puis installer l'électricité et le téléphone. Il fait également construire un champ de tir de plus de six kilomètres de long. Ce nouveau camp se nomme Valcartier.

Plus de 32 000 volontaires y sont rassemblés. Il sont répartis dans quatre divisions, chacune d'elles divisée en quatre bataillons. Hugues, faisant fi des noms des régiments de milice existants, renomme chacun des bataillons d'un simple numéro. Cette décision est loin de plaire aux officiers et sous-officiers membres, certains depuis longtemps, des régiments ainsi rebaptisés.

La plus grande partie du temps passé au camp est occupée par la distribution des uniformes et de l'équipement ainsi que par des séances de tir et de marche militaire. Ce premier contingent quitte le pays à bord de navires escortés par des croiseurs légers britanniques, le 3 octobre 1914. Les militaires passent quelques mois à s'entraîner dans les plaines britanniques de Salisbury avant de se présenter au front, au nord-est de la France, en février 1915.

Le statut des militaires canadiens envoyés outre-mer reste longtemps confus. En 1900, lors de la guerre en Afrique du Sud, les volontaires canadiens étaient considérés comme des soldats britanniques. Bien que l'adjudant général canadien déclare, le 6 août 1914, que les troupes canadiennes, principalement de milice, ont un statut équivalent à celui des troupes régulières britanniques (les officiers canadiens ont deux commissions : l'une de la milice, l'autre du Roi), le gouvernement canadien désire garder le contrôle de ses soldats. Ainsi, il s'oppose à lord Kitchener lorsque celui-ci propose de démanteler la division canadienne afin qu'elle serve de renfort aux régiments britanniques. La tentative de lord Kitchener échoue donc et c'est ensemble que les soldats canadiens se présentent au front.

La 89e ne joint pas le Corps expéditionnaire canadien rassemblé à Valcartier, en 1914, pas plus qu'il n'est par la suite mobilisé en tant qu'unité. Pourtant, nombreux seront les volontaires du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie qui combattront sur les champs de bataille de France. C'est à un officier du 89e, le major Philippe-

Auguste Piuze, que revient le mérite d'avoir pris l'initiative de suggérer au district no 5 la formation d'un bataillon de volontaires, lequel bataillon joindrait le Corps expéditionnaire canadien en Europe. Le district ne juge pas cette requête intéressante, puisque déjà plusieurs unités recrutent dans la région, mais le bureau du ministre de la milice passe outre et, le 10 janvier 1916, annonce la formation du 189e Bataillon.

Le major Piuze, jugé parfaitement apte à commander le 189e, est nommé commandant et promu lieutenant-colonel. Il a tout juste 27 ans! Il installe son quartier général à Fraserville, où il demeure, et sans délai se met à visiter les villes et les villages de la région afin d'y trouver des volontaires. Il peut compter sur l'aide de nombreux officiers et sous-officiers du 89e prêts à joindre les rangs de la nouvelle unité. Le 189e et le 89e ont d'ailleurs beaucoup de points en commun : leurs insignes de coiffure sont, à l'exception du chiffre, absolument identiques! Ils ont aussi la même devise : *J'y suis en garde*.

Le recrutement s'effectue tous les jours. On recrute sur les perrons d'églises, dans les cafés, dans les hôtels, dans les restaurants. Les villes et villages du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie sont systématiquement visités. On se rend même à la limite des maritimes, au Nouveau-Brunswick. En quelques semaines, le 189e recrute 76,5% de tous les volontaires de la région ayant servi lors de ce conflit.

Au printemps 1916, soucieux de commencer à former ses hommes, le lieutenant-colonel Piuze, en attendant l'ouverture du camp Valcartier, organise de petits centres d'instruction à Rimouski, Matane, Mont-Joli, Gaspé, New-Carlisle et, bien sûr, Fraserville. En juin, son effectif au complet, le 189e peut se diriger vers le point de concentration de tous les volontaires du Corps expéditionnaire canadien : le camp de Valcartier. L'entraînement des membres du 189e s'y poursuit, comme celui des autres militaires rassemblés au camp. Il règne au 189e un bon esprit de corps. Un jour, il est suggéré au commandant d'échanger les hommes de sa compagnie D, majoritairement anglophone (ils sont originaires de la Baie-des-Chaleurs), contre des francophones d'un

autre bataillon. Le lieutenant-colonel Piuze accepte, mais à la seule condition que ces mutations se fassent sur une base volontaire. L'offre est donc faite, mais aucun soldat anglophone ne se porte volontaire pour quitter le 189e. Les hommes de la compagnie D demeurent ainsi minoritaires dans un bataillon francophone.

Le 189e possède sa propre mascotte. Il s'agit de Marie-Louise, une ourse docile et au bon caractère. Non seulement participe-t-elle à l'entraînement des soldats, mais encore assiste-t-elle aux parades, lors desquelles elle se tient debout et salue, au grand plaisir des militaires présents!

Le commandant du camp de Valcartier, dans un rapport d'inspection, souligne les qualités du lieutenant-colonel Piuze : «un officier consciencieux qui travaille très fort ; avec plus d'expérience, il fera un très bon commandant. Il a la confiance absolue de tous les membres de son bataillon et a beaucoup amélioré les connaissances qu'il doit avoir au poste qu'il occupe».

Le 20 septembre 1916, c'est le départ officiel de Valcartier pour l'Angleterre, via Halifax. Un train quitte le camp avec à son bord la majorité des militaires, un autre transporte l'équipement, le matériel et les bagages. Le bataillon, qui compte plus de 700 hommes, doit d'abord se rendre à Québec, puis passer par traversier du côté de Lévis, où l'attendent deux autres trains, prêts à partir pour Halifax.

Le premier train quitte Valcartier en début de soirée le 21 septembre, sans encombre. Le second déraille avant d'avoir pu traverser le fleuve. C'est au jeune officier responsable du transport, le lieutenant Jean Brillant, que revient la tâche de résoudre rapidement ce problème. Comme il est trois heures du matin et que le train ne peut être remis sur ses rails, le lieutenant Brillant entreprend de réveiller tous ceux en mesure de prêter un camion ou tout autre véhicule motorisé. Les wagons sont vidés les uns après les autres et leur contenu, grâce aux véhicules prêtés, rapidement transporté à Lévis. Cette opération réussit tant et si bien que le second train ne quitte le quai qu'avec trente minutes de retard!

Ce voyage vers Halifax revêt pour la population du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie un caractère particulier. De tous les trains ayant traversé la région, les deux trains à bord desquels voyagent les membres du 189e sont les premiers à contenir autant de soldats originaires de cette région. Ainsi, à Rivière-du-Loup et à Matapédia, l'accueil réservé aux soldats du 189e est plus que chaleureux et chargé d'émotion. Les gens viennent encourager leurs soldats, mais ces soldats, ce sont aussi des pères, des fils, des frères, des amis à qui l'on vient dire aurevoir et souhaiter bonne chance.

C'est le 27 septembre que le 189e s'embarque sur le Lapland, un paquebot de la White Star, et quitte le port d'Halifax pour l'Angleterre. La traversée est décrite dans une lettre que le lieutenant Brillant écrit à ses parents à son arrivée en Angleterre :

*Chers parents,
Nous avons pris neuf jours à traverser. Nous sommes partis d'Halifax mercredi le 27 septembre à six heures du matin, par un de ces beaux matins d'automne tout transparent et d'opale. (...) Notre flotte se composait de six transports. Nous étions assez bien protégés pour parer à toute éventualité. Nos journées à bord étaient toutes semblables. Nous avions une heure d'entraînement par jour et des exercices de sauvetage. Chaque bataillon avait des chaloupes assignées. L'alarme sonnait, chacun courait prendre sa place dans la chaloupe comme si nous étions torpillés, et cette petite manœuvre s'exécutait dans un ordre parfait. Nous étions obligés de porter la ceinture de sauvetage du matin au soir et de la tenir la nuit près de notre lit en cas de péril. (...) Le 3 octobre la mer s'est fâchée et notre petit canot s'est mis à se balancer d'une façon intéressante. (...) C'était amusant d'observer les transports, nos compagnons de voyage plus petits que notre paquebot ; la mer leur faisait faire des tours d'acrobatie. Ce l'était peut-être moins pour les occupants. Entrés dans la zone dangereuse,*

nos nuits se passaient dans la plus complète obscurité. (...) Notre débarquement s'est effectué sans encombre et nous sommes maintenant installés à Upper Dibgate Camp au sud de l'Angleterre d'où nous pouvons observer les lieux des explosions d'obus sur les côtes de France. (...)



Le lieutenant Jean Brillant, V.C., M.C., décédé à Amien, France le 9 août 1918.

Les obus qui éclatent en France et que peut observer le lieutenant Brillant sont probablement les derniers de l'offensive alliée de la Somme. Cette offensive, qui devait percer le front de façon significative, s'éternise et dure en fait près de trois mois. Les pertes sont considérables : 194 000 soldats français et 420 000 soldats britanniques, incluant de nombreux Canadiens, ne reviennent pas de cette offensive. Les pertes sont aussi lourdes chez l'ennemi. Tout ce carnage pour finalement réussir à arracher aux Allemands une bande de terre de 35 kilomètres de long par 10 de profondeur ! La guerre, en cet automne de 1916, dévore plus d'hommes que l'on ne pouvait le concevoir. C'est un monstre qui attend nos volontaires du 189e Bataillon...

Au front tenu par les Canadiens, la situation n'est guère plus reluisante qu'à ceux tenus par les Français et les Britanniques. 15 000 hommes ont été mis hors de combat. Il faut absolument combler les

vides et renforcer les positions. Deux possibilités s'offrent au commandement canadien : retirer les unités déjà au front (ce qui inclut les survivants ayant déjà l'expérience du feu et des positions ennemis) et les remplacer par de nouvelles sans expérience, ou combler les vides au sein des unités déjà en place par des hommes des unités inexpérimentées. C'est pour cette deuxième possibilité que l'on opte. Ainsi, lorsque le 189e met les pieds sur le sol anglais, la décision est déjà prise de le dissoudre, comme beaucoup d'autres bataillons, et d'en verser les hommes dans des unités où l'on a besoin de renforts.

D'abord, certains hommes du 189e Bataillon sont mutés au 69e et au 150e. Beaucoup sont par la suite versés dans le 22e Bataillon canadien français. Plusieurs officiers doivent se résoudre à rétrograder afin d'occuper les positions laissées vacantes dans ces bataillons. Ainsi, le lieutenant-colonel Piuze, muté au 150e Bataillon, consent à rétrograder à major. Mais tous les soldats du 189e ne sont pas envoyés dans les mêmes unités (69e, 150e ou 22e). Certains sont envoyés en renfort dans des unités très différentes de leur bataillon d'origine. C'est ainsi que deux officiers, les lieutenants Pineault et De La Haye, se retrouvent dans le 13e Bataillon écossais (canadien) et portent jupe et béret !

La nouvelle de la dissolution du 189e n'emballé personne, comme le relate le lieutenant Brillant, dans la suite de sa lettre à ses parents :

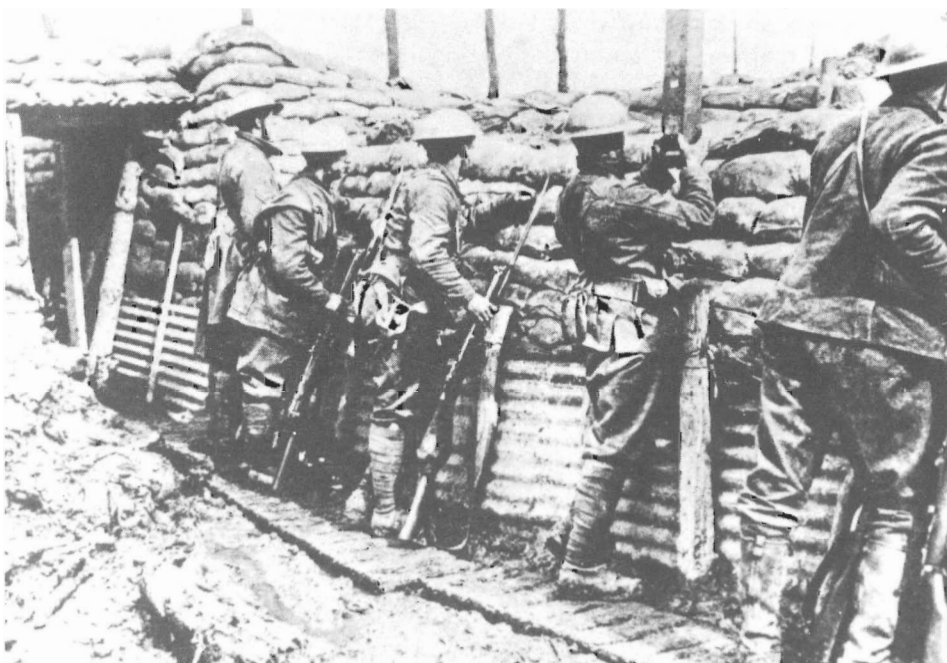
(...) Notre plus grand désappointement a été le démembrement de notre beau bataillon dans l'organisation duquel nous avons mis tout notre cœur. Il fallait combler les trouées du 22e faites par la bataille de Courcellette qui lui a coûté six cents hommes et dix-huit officiers. Sans doute il est heureux que nous soyons adjoints à un bataillon si renommé, mais il n'en est pas moins pénible d'être séparés de nos hommes. Il est regrettable que notre gouvernement ne sache pas tenir ses promesses. (...) Le Colonel Piuze est assez mortifié de cette débandade,

mais il est comme nous dans l'impuissance d'y remédier. (...)

Comme l'indique le lieutenant Brillant, nombreux sont ceux qui joignent les rangs du 22e Bataillon canadien français, décimé par la bataille de Courcellette. Des 925 soldats qui composaient le 22e, il ne reste, après Courcellette, que 124. Le 22e Bataillon est déjà très connu, surtout des Canadiens français. C'est que la création de la première unité officiellement de langue française a fait couler beaucoup d'encre au Canada et plus spécialement au Québec.

C'est au petit nombre de francophones dans les forces armées que l'on doit la formation du 22e Bataillon. L'anglais, en 1914, prédomine partout. Les volontaires canadiens français n'étant pas aussi nombreux qu'on l'espérait, on songe à leur offrir la possibilité de joindre une unité francophone, tant au niveau de la troupe qu'à celui des officiers. L'assurance pour les Canadiens français d'avoir un encadrement français et catholique fait la popularité et le succès du 22e Bataillon. Bien sûr, on assiste durant la Première Guerre à la formation d'autres bataillons francophones (celle du 189e, par exemple), mais seul le 22e Bataillon a l'occasion de combattre en Europe. Pour tous les francophones restés au pays, il devient bientôt un symbole. C'est ce qui explique pourquoi il jouit d'une si bonne réputation au moment où des membres du 189e s'apprentent à y être versés.

Malheureusement, la médiocrité des conditions de vie au front dépasse, et de loin, tout ce que les soldats du 189e auraient pu imaginer. Ce que doivent vivre tous les jours les soldats au front, qu'ils soient britanniques, français ou allemands, est infernal. Ils sont des millions à se faire face. Souvent les lignes ennemies ne sont qu'à quelques centaines de mètres l'une de l'autre. De chaque côté, l'on se terre dans des centaines de kilomètres de tranchées : un véritable labyrinthe de terre, de pierres et de boue. Chaque position est protégée par un complexe réseau de barbelés et d'obstacles de tous genres. Entre les deux lignes, rien... Une zone où rien ne bouge, rien ne vit. Le No men's land, comme on le désigne alors, où des centaines de corps finissent de se décomposer. Bien que l'on veuille absolument



Des soldats observent les lignes ennemies. L'un d'eux se sert d'un périscope qui lui permet de scruter l'horizon sans risquer sa vie.

enterrer ses morts, aucun état-major ne permet que l'on risque des hommes pour les récupérer. C'est le pilonnage répété et apocalyptique de l'artillerie qui se charge d'enterrer (trop souvent de pulvériser) ces corps dans la terre meurtrie.

Meurtrie elle l'est, cette terre! Là où se dressaient avant-guerre des champs cultivés, des forêts et des villages, il ne reste plus qu'un paysage lunaire. Une terre couverte de millions de cratères souvent si profonds qu'ils se remplissent d'eau et deviennent de véritables petits lacs. Et il pleut. Souvent. La terre se transforme en boue qui s'infiltre partout. L'eau ruisselle et ne s'écoule plus. Les tranchées deviennent vite des fossés, des égouts où les rats, qui sont les seuls animaux à ne pas avoir fui, pullulent.

Les soldats du 22e, comme tous les autres du Corps expéditionnaire canadien, doivent vivre six jours et six nuits dans ce paysage de cauchemar, avant de pouvoir prendre du repos. Dans les tranchées, pas d'endroit pour dormir. Quelle que soit la température, on reste là, à attendre une attaque ou l'ordre d'attaquer. L'été, on manque souvent d'eau potable et la chaleur est accablante. Les autres saisons sont bien pires : les pieds dans l'eau les soldats restent là, sous la pluie, de jour comme de nuit. Ils

dorment quand ils peuvent, accroupis, appuyés contre les parois de la tranchée, le visage dans la boue.

Le lieutenant Brillant, dans les lettres qu'il adresse à ses parents, se garde bien de décrire les conditions dans lesquelles il doit vivre lorsqu'il est au front. Ainsi, ce qu'il leur raconte à l'hiver 1916 est sensiblement différent de ce qu'il écrit à son frère, quelques mois plus tard:

Chère maman

J'ai eu ma première expérience des tranchées. (...) Je croyais cela plus dur. J'ai été six jours sur la ligne de feu et maintenant je suis en repos pour six jours. (...) J'ai assisté à quelques petites attaques. Tout au plus faut-il garder son sang-froid. Je n'ai pas à me plaindre de la nourriture. Elle est abondante sans être variée. (...) Encore une fois je vous recommande d'être sans inquiétude à mon égard. Notre secteur est des plus tranquilles. (...)

Cher frère

(...) Nos devoirs dans les tranchées sont assez durs et encombrants. Nous sommes d'ordinaire cinq à six jours sur la ligne de feu ce qui signifie que nous sommes en ser-

vice jour et nuit durant ce temps. Quand l'activité n'est pas trop grande nous accrochons quelques heures de repos par jour, mais sans nous dévêtir et même nous déchausser. Ce n'est pas toujours amusant de passer une nuit entière sans bouger par une température froide et humide(...) Ce qui me fait souffrir davantage, c'est de rester ainsi botté pendant longtemps. (...)

Ces conditions de vie se détériorent encore lors des combats. Il y a les bombardements de l'artillerie, les obus des mortiers, les grenades, les gaz, les mines, les pièges et les explosifs de toutes sortes, auxquels s'ajoutent les offensives de l'ennemi. Les offensives, qu'elles viennent d'un côté ou de l'autre, se déroulent souvent de la même façon. Pendant un temps qui paraît interminable, les canons de l'attaquant font tomber sur les positions de l'attaqué une pluie de fer et de feu. Tout ce qui dépasse le niveau du sol est anéanti. Il y a des blessés et des morts, mais surtout, une incapacité complète à faire quoi que ce soit. Puis c'est le silence, les canons se taisent. L'attaquant va charger les positions adverses. Il n'a que quelques minutes pour franchir le No men's land avant que l'attaqué ne se ressaisisse et défende chèrement ses positions. Que l'on attaque ou que l'on se défende, les pertes sont toujours considérables. L'opération se termine trop souvent par un carnage. Une véritable vision d'enfer, selon le lieutenant-colonel Tremblay, commandant du 22e.

Ils seront des centaines du 189e, dont bon nombre dans le 22e Bataillon, à vivre dans de telles conditions. Nombre d'entre eux se distingueront face à l'ennemi et mériteront l'éloge de leurs pairs et de leurs supérieurs.

Dans sa lettre à son frère, le lieutenant Brillant décrit les préparatifs d'une offensive devant avoir lieu au début du mois d'avril 1917: la bataille de Vimy.

(...) Nous sommes aujourd'hui à la droite de la pente de Vimy dont vous entendrez parler sous peu dans les journaux, car c'est ici que nous allons faire notre attaque dans quelques jours. (...) C'est notre brigade

qui ouvrira le feu. Je viens en troisième ligne avec mon peloton. Nous allons avancer sous la protection d'un feu de barrage d'artillerie. (...) chaque canon tire entre sept à quinze rondes [coups] à la minute. Nous aurons un bombardement [préliminaire] intense de dix à douze jours et les dernières quarante-huit heures un bombardement à outrance. (...)

La bataille de Vimy débute le 9 avril 1917. Le 22e occupe environ 700 mètres de front et se tient prêt pour l'assaut. Les hommes sont rassemblés à 22 heures le 8 avril. A l'aube, l'artillerie cesse son tir pour laisser les troupes s'élancer vers les positions tenues par les Allemands. Les pertes canadiennes (morts et blessés) s'élèvent à 11 297 officiers et soldats. En contrepartie, on capture 54 canons, 124 mitrailleuses, 104 mortiers et, surtout, 4 000 militaires allemands. L'automne précédent, Courcellette avait été la victoire du 22e. Vimy est celle de tout le Corps expéditionnaire canadien (CEC).

Vers le 15 août suivant, aidé d'autres unités, le 22e prend aux Allemands la cote 70, un objectif stratégique dans le secteur de Lens et d'Arras. Malgré les efforts de l'ennemi, les Canadiens tiennent

bon et continuent d'avancer. Cependant, la prise de la ville de Lens ayant échoué, l'offensive est officiellement arrêtée le 25 août.

Le 17 septembre 1917, le capitaine Paul-Émile Côté se distingue face à l'ennemi. Cet ancien officier du 89e puis du 189e mène ses hommes à l'attaque avec détermination et sans se préoccuper de l'artillerie qui se déchaîne. Il consolide par la suite sa position, encourageant continuellement ses hommes dans ces moments difficiles. Sous son commandement, ceux-ci repoussent avec succès la contre-attaque de l'ennemi. Le 18 septembre suivant, le capitaine Côté est décoré de la Croix militaire. A ses côtés, le capitaine Chassé, ancien du 89e également, reçoit la même décoration, pour des raisons qui nous sont cependant inconnues.

Du 26 octobre au 10 novembre 1917, le 22e Bataillon prend part, avec d'autres unités du CEC, à la 3e bataille d'Ypres, connue aussi sous le nom de bataille de Passchendaele. Lors de cette bataille, plusieurs anciens du 189e s'illustrent. Ainsi, le 7 novembre, le soldat Joseph Arial, sous la mitraille et un feu intense, guide une compagnie entière à travers les lignes ennemies. De retour dans les positions de son bataillon avec de précieuses informations sur l'état du terrain et les lignes allemandes,



Trois membres du 22e bataillon posent dans une tranchée de communication.

il repart sans attendre à la tête d'une autre compagnie. Le courage, l'endurance et l'abnégation dont il fait preuve durant ces jours difficiles lui valent la Médaille militaire.

Le lendemain, 8 novembre, c'est le sergent Joseph Pearson, de Mont-Joli, qui se distingue. Cela se déroule au nord-est de Passchendaele. A la tête d'une section, il se porte volontaire pour occuper une position avancée. Ignorant le barrage d'artillerie lourde ainsi que le tir nourri des mitrailleuses, il réussit, malgré les pertes importantes subies par sa section, à repousser une patrouille de 50 hommes. Il rapporte ensuite de précieux renseignements sur le déplacement des troupes ennemies et contribue ainsi à freiner les contre-attaques planifiées par l'ennemi. Son courage et son esprit combatif lui valent aussi la Médaille militaire.

Cette bataille victorieuse, qui vaut au 22e Bataillon l'honneur de bataille du même nom, est qualifiée plus tard par le Premier Ministre britannique comme étant «(...) la bataille qui, avec la Somme et Verdun, comptera toujours comme la plus gigantesque, la plus opiniâtre, la plus sinistre, la plus fuyante et la plus sanglante jamais engagée dans l'histoire de la guerre». Après cette bataille, le 22e est déplacé vers le secteur de Lens-Vimy. On lui donne plusieurs semaines pour refaire ses forces.

Le 27 février, le capitaine Paul-Émile Côté se porte volontaire pour diriger un raid sur la ville de Lens. Malheureusement pour lui, l'artillerie alliée, qui doit pilonner l'ennemi, tire trop court. Des éclats d'obus le blessent et il meurt une semaine plus tard. Né à Cap-Chat en 1894, il n'a que 24 ans.

En avril 1917, les États-Unis déclarent la guerre à l'Allemagne. Bien que possédant des troupes moins imposantes que les Britanniques ou les Français, les Américains risquent assurément de faire pencher la balance en faveur des Alliés. La paix séparée signée par les empires centraux, dont l'Allemagne et la Russie, à Brest-Litovsk, le 3 mars 1918, offre cependant une chance à l'ennemi de changer considérablement, et en sa faveur, le rapport de force sur le front occidental. En vue d'une offensive qui se veut décisive, les centaines de milliers de

soldats allemands libérés à l'est sont en effet transférés à l'ouest avant que le gros des troupes américaines ne soient en mesure de monter en première ligne.

C'est lors de cette offensive allemande de mai 1918 que le lieutenant Jean Brillant s'illustre pour la première fois. Un raid est effectué par des officiers et soldats du 22e Bataillon, dans la nuit du 27 au 28 mai. Un correspondant du journal *Le Soleil* rapporte ainsi les faits:

UN BRAVE DE RIMOUSKI DÉCORÉ

(...) Jean Brillant, de Bic, Comté de Rimouski, est décoré pour sa grande bravoure. Une belle carrière militaire.

(...) Lors de la grande offensive de mai, les Allemands avaient établi un poste d'observation en face des lignes du 22ième. Il fallait quelques-uns qui puissent les déloger. Le major Roy et le capitaine Brillant offrirent leurs services. Accompagnés d'une quarantaine d'hommes, ils s'élancèrent vers les positions allemandes défendues de [par] cinquante hommes et deux mitrailleuses. Après un combat au corps à corps, au cours duquel quarante-sept Allemands furent tués et trois pris prisonniers, ils s'emparèrent du poste et des mitrailleuses. Pendant l'engagement trois soldats alliés furent blessés, et un tué en revenant.

Le major Roy et le capitaine Brillant reçurent quelques blessures, mais continuèrent l'attaque jusqu'au succès final.

À la suite de ce raid, la candidature du lieutenant Brillant est proposée pour la Croix militaire. Celle-ci ne lui sera accordée que le 16 septembre 1918. La citation accompagnant cette décoration souligne encore plus le mérite et le courage de ce jeune officier:

Pour sa grande bravoure et son dévouement au devoir alors qu'il s'offre volontairement et dirige un détachement contre les po-

sitions ennemies, à environ 500 verges en avant de la ligne de front. Voyant quelques ennemis en fuite, il les poursuit et, quoique blessé, il en abat lui-même plusieurs; il en ramène un dans nos lignes et obtient de lui de précieux renseignements. Grâce aux reconnaissances préalables qu'il a effectuées dans des circonstances difficiles et très dangereuses, il a contribué grandement au succès de cette incursion.

Les exploits précédemment mentionnés ne constituent pas les seuls actes de courage qu'aient accomplis d'anciens membres du 189e. Ainsi, durant l'été 1918, deux des membres du 22e Bataillon sont décorés de la plus haute distinction britannique: la Croix Victoria. Les deux récipiendaires se sont engagés en 1916, dans le 189e Bataillon du Corps expéditionnaire canadien. Le premier est le caporal Joseph Keable, de Sayabec. Celui-ci a vraisemblablement participé au raid effectué dans la nuit du 27 au 28 mai 1918 et aurait été blessé durant l'opération. On lui accorde la Médaille Militaire. Peu de jours s'écoulaient avant qu'il n'accomplisse un acte plus impressionnant encore, celui-là même qui lui vaudra la Croix Victoria.

Dans le secteur de Neuville-Vitasse-Mercatel, au sud-est d'Arras, vers 21h45 le 8 juin 1918, le caporal Joseph Keable, en charge du poste numéro 3, est installé derrière son parapet. Épaulant sa mitrailleuse, il subit, comme ses camarades, le bombardement intensif de l'ennemi, lequel annonce une attaque imminente. A 21h50, trois groupes de cinquante soldats allemands sortent de leurs abris pour tenter de prendre, en trois endroits distincts, les positions du 22e.

Au poste numéro 3, le caporal Keable ne peut que constater la violence et l'efficacité du bombardement ennemi. Ils ne sont plus que deux en mesure de défendre le poste, les autres ayant été blessés ou tués. La décision qu'il prend à cet instant désespéré fait aujourd'hui partie de la légende et est parfaitement décrite dans la citation qui accompagne sa Croix Victoria:

Pour la plus grande bravoure et un dévouement remarquable au devoir, alors qu'il commandait une section de fusils mitrailleurs Lewis dans les tranchées de la ligne de front, point d'une violente attaque ennemie. Durant un bombardement intense, le caporal Keable reste au parapet, épaulant son fusil mitrailleur prêt à tirer, la longueur du champ de tir étant très restreinte. Dès l'instant où le barrage d'artillerie se déplace de la ligne de front, environ 50 ennemis avancent vers son poste. A ce moment, tous les hommes de sa section, moins un, sont tombés. Le caporal Keable saute sur le parapet et tenant son fusil mitrailleur à la hanche, il vide l'un après l'autre ses boîtes chargeurs sur l'ennemi qui approche. Bien que plusieurs fois blessé par des éclats d'obus et de bombes, il continue à tirer et il arrête complètement l'ennemi par son attitude déterminée. A la fin, tirant toujours, il tombe à la renverse dans sa tranchée, mortellement blessé. Couché sur le dos dans la tranchée, il tire sa dernière cartouche au-dessus du parapet vers les Allemands en retraite. Aux blessés qui l'entourent il crie: «Tenez bon les gars! Ne les laissons pas passer; il faut les arrêter!» Puis il perd connaissance. L'échec complet de l'attaque ennemie sur ce point est attribuable à la remarquable bravoure et à l'abnégation de ce vaillant sous-officier qui est mort des suites de ses blessures peu de temps après.

Deux mois plus tard, Jean Brillant fait à son tour preuve de courage et devient le second membre du 22e Bataillon à recevoir la Croix Victoria. Les troupes alliées se préparent alors à lancer une grande contre-offensive qui doit définitivement briser la résistance allemande. Dans le secteur d'Amiens, les troupes canadiennes sont désignées comme fer de lance d'une offensive ayant pour objectif le contrôle définitif par les Alliés de la ville d'Amiens et de son réseau ferroviaire. Le lieutenant Brillant commande l'une des compagnies qui prend

part à l'offensive. Cette fois, la bravoure de ce jeune officier lui coûtera la vie. La citation accompagnant la Croix Victoria qu'il reçoit à titre posthume relate ses exploits:

Pour la plus éclatante bravoure et le dévouement surhumain au devoir alors qu'il commandait une compagnie qu'il mène à l'attaque durant deux jours avec un courage inébranlable, une habileté et une initiative remarquables, accomplissant une progression de douze milles.

Le premier jour des opérations, peu après le début de l'attaque, le flanc gauche de sa compagnie est tenu en échec par une mitrailleuse ennemie, le lieutenant Brillant s'élançe et s'empare de la mitrailleuse, tuant lui-même deux servants. Au cours de cet exploit, il est blessé mais refuse de laisser sa compagnie.

Un peu plus tard, le même jour, sa compagnie doit encore affronter le feu nourri des mitrailleuses. Il reconnaît lui-même le terrain, organise un détachement de deux pelotons et se précipite droit au nid de mitrailleuses. On capture 150 ennemis et 15 mitrailleuses. Le lieutenant Brillant tue de sa main cinq ennemis mais reçoit une nouvelle blessure qu'il fait panser immédiatement en refusant de nouveau de quitter sa compagnie.

Par la suite, ce vaillant officier repère un canon de campagne tirant à vue sur ses hommes. Il organise sans tarder un détachement rapide d'assaut qu'il conduit droit au canon. Après une progression de 500 verges, il est de nouveau atteint sérieusement. En dépit de cette troisième blessure, il continue de l'avant sur une distance d'environ 200 verges et tombe inconscient par suite de l'épuisement et de la perte de sang.

Le merveilleux exemple du lieutenant Brillant inspire à ses hommes durant tout le jour un enthousiasme et un élan qui ont contribué pour beaucoup au succès de l'opéra-

tion.

Évacué vers l'arrière, il décède le 10 août des suites de ses blessures.

Lorsque les Russes signent une paix séparée avec les empires centraux, les armées américaines et britanniques, dont font partie les Canadiens, se dépêchent d'envoyer en Russie une mission militaire. Cette mission a pour principal objectif la protection du port de Mourmansk contre toute tentative de prise de contrôle de la part des Allemands.

Lorsqu'éclate la guerre civile, les Alliés, dont une centaine de Canadiens, demandent des renforts. Les Américains et les Britanniques envoient alors plusieurs milliers de soldats, dont une brigade d'artillerie canadienne comptant 497 hommes. Tous ces militaires se rangent du côté des Russes blancs et aident ceux-ci dans leur lutte contre les Bolcheviks. Les soldats canadiens sont beaucoup utilisés pour leur aptitude à travailler dans les conditions hivernales difficiles auxquelles les soumet le climat de la Russie. Offensives, attaques, défenses et retraites se succèdent pendant l'hiver. En janvier 1919, les Alliés, devant l'offensive des Bolcheviks, doivent se replier. Après une résistance de plusieurs mois et à la demande impérative d'Ottawa, les troupes canadiennes sont retirées du nord de la Russie à l'été 1919. Bien que très modeste (au plus 600 militaires), la participation canadienne n'en est pas moins récompensée par le gouvernement des Russes blancs. Dix Croix et dix Médailles de Saint-Georges sont décernées à des soldats canadiens, pour actes de bravoure. Le commandant de la brigade d'artillerie canadienne commente ce geste du gouvernement russe en ces termes:

La remise de la première décoration mériterait d'être connue dans tout le Canada, car, en Russie, la Croix de Saint-Georges équivaut à la Croix Victoria, et pas un seul soldat allié en Russie du Nord, quelle que soit sa nationalité, n'en a reçue une, sauf les Canadiens. Nous avons respecté la coutume russe selon laquelle les soldats choisissent eux-même leurs vingt camarades les plus braves...

Des vingt Canadiens décorés, il s'en trouve un du Bas-Saint-Laurent: Jacques Athanase. Originaire de Fraserville, le soldat Athanase s'enrôle dans le 189e puis est versé au 22e Bataillon. Il est blessé à la bataille de Vimy. Puis, sans que l'on sache comment et pourquoi, il se retrouve parmi les 600 Canadiens qui combattent en Russie, où il se distingue. Il reçoit la Croix de Saint-Georges.

L'offensive de l'automne 1918 sonne le glas des troupes allemandes et autrichiennes. Bien que les victoires alliées soient alors importantes, c'est plutôt sur les plans politique et diplomatique que la défaite allemande est la plus complète. Le 11 novembre 1918, l'armistice demandé par l'Allemagne entre en vigueur. La Première Guerre mondiale prend ainsi fin.

Démobilisés, les soldats canadiens reviennent au pays. Le retour des anciens du 189e est marqué à Rimouski par une émouvante cérémonie ayant lieu au Séminaire de Rimouski, à peine un mois après la signature de l'armistice en Europe, soit le 16 décembre 1918. Les invités d'honneur, les dignitaires et le public prennent place dans la grande salle des fêtes. La cérémonie est présidée par le Gouverneur Général du Canada, le Duc de Devonshire. Solennellement, il présente à monsieur Joseph Brillant et à

madame Joseph Keable les Croix Victoria de leurs fils respectifs.

Que devient donc le 89e durant la Première Guerre mondiale? Nous avons déjà souligné l'importance du nombre d'officiers et de sous-officiers de ce bataillon qui sont mutés au 189e. Mais qu'en est-il des autres membres de l'unité? Comme le bataillon n'est pas appelé en service actif, ils se font simplement un devoir de collaborer à l'établissement du 189e, puis, une fois celui-ci parti outre-mer, de recruter de nouveaux volontaires. Ils ne participent plus aux exercices annuels, puisque ceux-ci sont interrompus dès le début du conflit. Pendant quatre ans, les activités sont donc nettement ralenties. On maintient toutefois la structure de l'unité, avec ses huit compagnies, et l'on attend la fin de la guerre.

Le lieutenant-colonel Louis Rioux est commandant du 89e pour toute la durée du conflit. Le seul rapport annuel commentant le rendement de l'unité sous son commandement est rédigé quelques mois après son entrée en fonction, en 1913. Ce rapport souligne les qualités du lieutenant-colonel Rioux. On le dit actif et intelligent mais manquant un peu d'expérience. Le régiment sous son autorité est décrit comme une unité en bonne condition, mais ayant souffert du changement de commandant. Le mandat du

lieutenant-colonel Rioux, qui doit se terminer en 1918, est prolongé jusqu'en 1920.

Tout au long de ce conflit, les soldats canadiens se sont taillé une solide réputation. Malgré le fait que le Canada, contrairement à bien d'autres pays, n'a pas d'armée régulière lors de son entrée en guerre, le Corps expéditionnaire canadien étant majoritairement formé de miliciens volontaires, il n'a rien à envier aux troupes de ses alliés. A la fin du conflit, ils sont 619 636 à avoir porté l'uniforme de l'armée canadienne. De ce nombre, plus de 170 000 ont été blessés et tout près de 60 000, tués. Plusieurs centaines de ces soldats avaient quitté leur foyer du Bas-Saint-Laurent ou de la Gaspésie pour suivre le lieutenant-colonel P.A. Piuze et son 189e Bataillon. Beaucoup sont revenus, plusieurs étaient décorés, mais beaucoup aussi sont restés en terre de France.

Pour la première fois depuis le début de leur histoire, les miliciens de la région ont répondu à l'appel et ont participé en grand nombre à une guerre aux dimensions jusqu'alors inconcevables. En perpétuant la mémoire du 189e Bataillon du Corps expéditionnaire canadien, le Régiment des Fusiliers du St-Laurent fait sienne l'histoire de ces hommes et en conserve précieusement le souvenir.